

Gilles Fumey
23 mars 2009

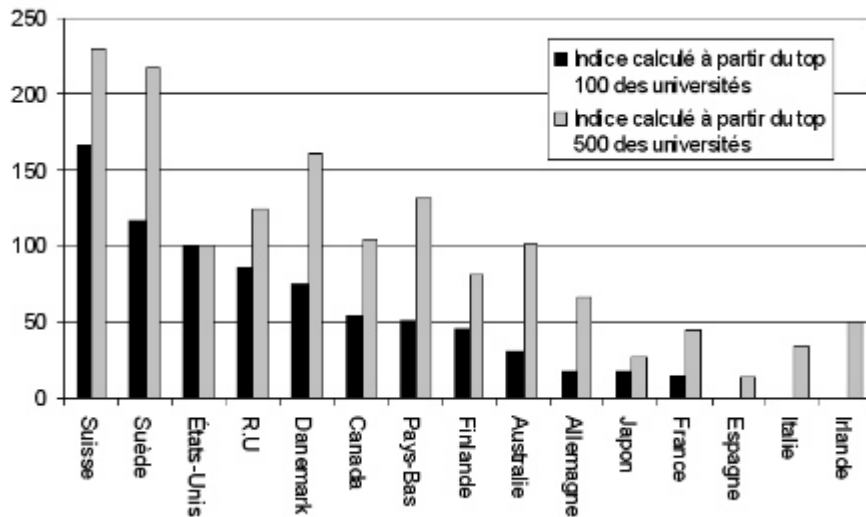
Quand Shanghai sème la pagaille... A propos d'un classement mondial de la recherche

Ce ne sont pas les tours du World Trade Center qui sont tombées ni la muraille de Chine, mais bien une manière de lire la recherche mondiale qui, jusqu'en 2003, n'intéressait pas grand monde. Chacun était dans sa sphère, les chercheurs sur leur planète ou dans les contrats industriels, les Suédois distribuant les récompenses en hiver. **La révolution est venue d'un professeur de chimie chinois, Nian Cai Lu**, qui invente un [Top 500](#) pour donner à lire un état de la recherche dans le monde. Comment fait-il ? Deux secrétaires l'aident à évaluer la qualité de l'enseignement en comptant... le nombre de prix Nobel et de médailles Fields dans les anciens étudiants. Pour la qualité de l'institution, mêmes critères avec, en plus, un index des gens les plus cités dans chaque discipline. Pour la qualité scientifique, il compte les articles parus dans *Science* et *Nature* et relève le nombre des articles dans *Science Index et Art & Humanities Citation Index*. Enfin la performance académique est notée par la taille de l'institution.

S'en suit **une géographie de ce Top 500** : les Etats-Unis et le Royaume-Uni raflent les dix-huit premières médailles du classement, Tokyo n'est qu'à la 18^e place, Zürich (Européen mais non anglophone) à la 24^e, l'université Paris-VI de Jussieu à la 42^e, Paris-XI (Orsay) encore un peu plus loin... Ce classement chinois compte peu d'établissements locaux. Il ne s'intéresse qu'au monde anglophone. Il aime les grandes universités, les prix Nobel comme si les lauréats de Stockholm étaient, en soi, un label sur le niveau des étudiants. Ce classement n'aime pas les livres, il compte, recompte, décompte des occurrences sur des listings d'articles et d'auteurs. Le contenu des articles n'est pas pris en compte, notamment en sciences sociales où un texte peut avoir un effet considérable pour la recherche. Le CNRS vaut moins que la NSF américaine (National Science Foundation) et un Nobel au CNRS « vaut » moins qu'un Nobel étranger à son université.

Il n'empêche. Ce bricolage a mis en émoi le landerneau de la recherche. Les politiques ont été partout heureux de trouver ce classement mondial qui leur donne, enfin, une photographie comparée de la recherche mondiale. La comparaison va alimenter des polémiques sur l'utilité de la recherche, le coût. Les sarcasmes, venant y compris du plus haut niveau politique, pleuvent sur « les chercheurs qui cherchent sans trouver ». On fait mine de découvrir qu'il y a tant de monde dans ce secteur. On se demande ce qu'aurait pensé un Cuvier, un Pasteur, un Braudel de cette quincaillerie bibliométrique qui aurait pu, à leur époque, leur valoir tant de tracasseries.

Sur la géographie mise en lumière par Shanghai, on saura gré aux Chinois d'avoir orienté les projecteurs sur les universités les mieux dotées du monde. Les amateurs d'hyperpuissance américaine y puiseront des arguments pour s'extasier sur les merveilles de la recherche étatsunienne. Sans même penser que les joujoux techniques et militaires qui en sont les fruits n'ont conduit le pays qu'à la défaite face à l'Irak, l'un des pays les plus pauvres du monde... *Big is beautiful*. Qu'en pensent les Luxembourgeois et les Suisses qui ont le meilleur IDH du monde ?



Classement de Shanghai : indice de performance par pays

Quand la Chine s'éveillera... L'avertissement de Napoléon Ier ne s'appliquait sans doute pas à trois citoyens chinois qui ont mis le feu aux poudres dans les universités occidentales. Mais si trois Chinois peuvent semer une telle pagaïe avec si peu de moyens, on s'inquiète sur la qualité de la gouvernance politique de notre enseignement supérieur.

Gilles Fumey

Pour en savoir plus :

- <http://www.amue.fr/presentation/art...>
- [65 : De la Chine telle qu'elle est, au monde tel qu'il sera](#)